

PROGRAMME DU 17 JUIN AU 21 JUILLET 2009

MARTIGUES



Antichrist



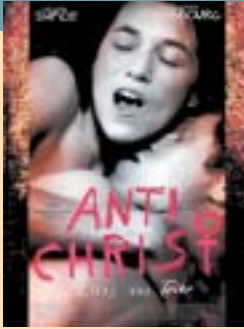
J E A N R E N O I R

Fausta, la Teta Asustada



Site : <http://cinemajeanneroinr.blogspot.com>

UN AUTRE CINEMA



Cannes
2009

Interdit au moins de 16 ans

Antichrist

Lars von Trier

Danemark/France, 2009, 1h44

Avec : Charlotte Gainsbourg, Willem Dafoe

Cannes 2009 : Prix d'interprétation féminine

Un psy emmène sa femme dans leur chalet perdu en forêt pour tenter de conjurer leur chagrin après la perte accidentelle de leur enfant.

Racontant les derniers battements d'un couple hanté par la mort et l'inexorable sentiment de perte, *Antichrist* fonctionne comme une histoire à évolution continue, à géométrie variable, à transformation à vue.

L'impact violent des situations y révèle les sortilèges démoniaques d'une double-ur du monde invisible, toujours menaçante. A l'arrivée, le réalisateur rassemble toutes les expérimentations essentielles de sa carrière et orchestre un film-somme dépressif, vertigineux, doublé d'un hommage envers ceux qui l'ont influencé (Bergman et Tarkovski, à qui le film est dédié). On peut rapprocher *Antichrist* du *Bug*, de William Friedkin: même cadence



hallucinée de cauchemar éveillé, même ensorcellement morbide, même crépuscule de fin du monde. Ce que les détracteurs ont tendance à oublier, c'est qu'il s'agit aussi et surtout d'une histoire d'amour, marquée au fer rouge, où le romantisme le plus masochiste le dispute à l'érotisme le plus dérangeant. Willem Dafoe et Charlotte Gainsbourg sont prodigieux, jusqu'à la destruction et l'écoeurément. Le film, aussi.

Romain Le Vern



Il est à craindre, et c'est regrettable, que le débat autour du film ne portera que sur les scènes explicites de sexualité destructrice et désespérée, les blessures physiques et la misogynie apparente. Ces images-là, plus ou moins choquantes, sont pourtant plus faciles à appréhender que la menace croissante et latente qui émane de la nature, mise en scène sous la forme d'une forêt fantastique et oppressante. Sans nul doute, et dit sans la moindre ironie, Lars von Trier serait le metteur en scène idéal des contes de Grimm. "Chaos reigns" annonce le renard dans la forêt avec une voix de loup, au milieu de fougères immenses et archaïques, et provoque des sentiments ambivalents, entre la peur et le rire, car encore une fois, on ne sait pas ce qui est sérieux et ce qui ne l'est pas.

Thomas Neuhauser



Fausta, la Teta Asustada

Claudia Llosa

Perou/Espagne, 2009, 1h33

Avec : Magaly Solier, Susi Sanchez

Ours d'Or Berlin 2009, Prix de la Critique, Meilleur Film, Meilleure Actrice

Fausta est une jeune Péruvienne qui vit avec sa famille dans les bidonvilles de Lima. Elle est atteinte du syndrome de la "teta asustada", mot à mot "le sein effrayé" : elle vit dans la terreur de la violence et du viol, transmise par les mères depuis les années de la dictature militaire et du chaos. Fausta est très belle mais vit comme une sauvage. Elle ne va jamais seule dans les rues et a si peur des hommes qu'elle a mis une pomme de terre dans son vagin, pour ne pas être violée comme sa mère. Quand sa mère meurt, Fausta devient employée de maison chez une célèbre concertiste, à qui elle va redonner l'inspiration en lui chantant des poèmes en quechua. Cette rencontre est pour Fausta un premier pas vers sa libération.

"*La Teta asustada*" constitue le haut niveau du cinéma d'auteur au féminin. Il magnifie le rôle du poil à gratter qu'il s'est lui-même attribué avec d'autant plus d'apreté que personne ne le fera à sa place. Qui d'autre que Claudia Llosa pour oser conjuguer ainsi l'organique et le politique, les déformations vaginales plus communes au cinéma de David Cronenberg et la revendication politique héritée de celui de Costa-Gavras ? Personne, effectivement. Dans cette fiction au cours de laquelle les mariages interfèrent avec les enterrements et la vision d'un cercueil avec le boucan d'un orchestre de bal, on peut même dire que la nécessité de la "vérité et réconciliation" instituée dans les pays dévastés est pervertie.

Cannes 2009



Amerrika

Cherien Dabis

Canada/USA/Koweït, 2009, 1h32

Avec : Nisreen Faour, Melkar Muallem

Cannes 2009 Quinzaine des Réalisateurs
Prix FIPRESCI (Fédération Internationale des Critiques de Cinéma)

Amerrika, premier film de Cherien Dabis, Américaine d'origine jordano-palestinienne, a été tourné entre les territoires occupés de Cisjordanie et l'Illinois profond tandis que sa nationalité (en tant que production) se partage entre Canada, Koweït et Etats-Unis. Il est presque superflu d'ajouter qu'*Amerrika* est évidemment un film sur l'exil...

Mais c'est loin de n'être que cela. C'est d'abord l'histoire d'une mère et de son fils : Mouna, la quarantaine active, divorcée, potelée à l'orientale (merveilleuse Alia Shawkat) et Fadi, 16 ans, ado sobre et intelligent (excellent Melkar Muallem). Une énorme lassitude, alimentée par la difficulté de l'existence dans les territoires occupés (misère, mur de la honte, contrôles permanents) les décident, sans enthousiasme, au grand départ. Ils rejoignent une partie de leur famille installée du côté de Chicago, où commence pour l'un et l'autre un rude apprentissage de la vie à l'occidentale. D'autant que nous sommes aux premiers jours de la seconde guerre d'Irak, menée par Bush fils dans un climat qui, aux Etats-Unis, n'a jamais été si défavorable aux Arabes.

La caméra de Cherien Dabis développe une proximité tout à fait exceptionnelle avec ses personnages, offrant à chaque



instant de très vrais et beaux moments de cinéma. Un plan furtif où Fadi entre par mégarde dans la chambre de sa mère qui se rhabille, un autre du même jeune homme à l'arrière d'une voiture sur laquelle tombe la pluie, un troisième où Mouna, dans son lit, lutte contre l'angoisse qui lui monte à la gorge : trois signatures, parmi tant d'autres, qui confirment la naissance d'une cinéaste déjà accomplie, avec un style, une vision et un axe, fut-il baladeur. "Minorité ici, minorité là-bas" sera à peu près la seule réplique didactique, et presque surlignée au Stabilo, d'un film où les dialogues transmettent au contraire avec délicatesse les affres de l'expatriation.

D'une grande inspiration mélancolique, *Amerrika* est aussi un petit exploit humain : ici, un discret jeu de regards entre Mouna et un prof juif du lycée de Fadi suffit à déclencher des battements fous d'espoir (oh oui, pourvu qu'ils s'aiment !) ; là, un simple repas en famille peut déchaîner des rivières de larmes. Bienvenue à Cherien Dabis au pays consolateur qu'elle s'est enfin trouvée : le cinéma.

Olivier Seguret



Cannes
2009

Les Beaux gosses

Riad Sattouf

France, 2009, 1h30

Avec : Vincent Lacoste, Anthony Sonigo

Cannes 2009 Quinzaine des Réalisateurs

Hervé, 14 ans, est un ado moyen. Débordé par ses pulsions, ingrat physiquement et moyennement malin, il vit seul avec sa mère. Au collège, il s'en sort à peu près, entouré par ses bons copains. Sortir avec une fille, voilà qui mobilise toute sa pensée. Hélas, dans ce domaine, il accumule râteau sur râteau, sans toutefois se démonter.

Un jour, sans très bien comprendre comment, il se retrouve dans la situation de plaire à Aurore, l'une des plus jolies filles de sa classe.

Les Beaux gosses s'ouvre sur un plan de peau, celle du visage d'un adolescent, pores ouverts, boutons bourgeonnants, la bouche en pleine action de roulage de pelle, redoublé au son par un violent bruitage de succion baveuse. L'enjeu du film est là, et pas ailleurs : rouler des pelles, se dépuceler, et réussir pour cela à se faire inviter à la soirée de la plus jolie fille du lycée.

Evidemment, les héros ne sont pas les jolis cœurs arrogants autour desquels gravitent toutes les filles, mais les deux moches à qui personne ne parle, sauf pour faire rire à leurs dépens. L'air benêt, mal attifé, Hervé vit dans une barre HLM avec sa mère, chômeuse semi-dépressive, sympa mais maladivement intrusive, génialement interprétée par Noémie Lvovsky. Ténu, le fil de l'histoire est tiré par la trajectoire d'Hervé, qui retient miraculeusement l'attention d'une fille, Aurore. Pour tenter d'arriver à ses fins, il trahit un peu son copain. Le sel du film tient à la manière dont la réalité est passée au filtre des phobies et fantasmes adolescents, le projecteur se braquant sur les détails invisibles, les petites choses dégoûtantes, les hésitations, les moments suspendus... On sort du film avec le même sentiment qu'en finissant une BD de Sattouf : une grande sympathie pour l'auteur.

Isabelle Regnier



La Maison Nucingen

Raoul Ruiz

Chili/France, 2009, 1h30

Avec : Elsa Zylberstein, Jean-Marc Barr, Thomas Durand

L'histoire de William (Jean-Marc Barr) et Anne-Marie (Elsa Zylberstein), jeune couple d'aristocrates gagnant par un coup de poker chanceux une propriété au Chili, près de Santiago, sera prétexte pour Ruiz à livrer sa propre relecture du cinéma fantastique à travers la figure de la maison hantée, mais aussi, de faire évoluer ses personnages dans un climat d'"inquiétante étrangeté" qui ne cherchera jamais à jouer la carte du sensationnel ou de l'effet visuel. Enfin, c'est pour le cinéaste l'occasion, après *Dias de Campo* en 2004, d'un retour aux sources : ce Chili natal, pays qu'il quitta après le coup d'État du 11 septembre 1973 pour s'exiler et prendre la nationalité française et qu'il définit lui-même comme un "pays du bout du monde". Espace idéal en effet pour conter l'histoire de ces fantômes chiliens, reclus et exilés dans le retranchement de cette maison coincée entre la cordillère des Andes et l'océan Pacifique. Purgatoire perdu entre le crépuscule orange et l'aube sanglante (très belle photo de Jacques Bouquin et Inti Briones) où le temps n'a plus lieu d'être, où les horloges et les montres se détraquent et s'effondrent dans le silence, ne laissant plus planer dans l'air que le grouillement d'un essaim d'abeilles invisibles, la prière d'un enfant sur un vieux gramophone ou les quelques notes de *La Cathédrale engloutie* de Debussy.



**Cannes
2009**

Looking for Eric

Ken Loach

Angleterre, 2009, 1h59

Avec : Steve Evet, Eric Cantona, Stephanie Bishop

Eric Bishop, postier à Manchester, traverse une mauvaise passe.

Sous son nez, ses deux beaux fils excellent dans des petits trafics en tous genres, sa fille lui reproche de ne pas être à la hauteur et sa vie sentimentale est un désert.

Malgré la joyeuse amitié et la bonne humeur de ses collègues postiers qui font tout pour lui redonner le sourire, rien n'y fait... Un soir, Eric s'adresse à son idole qui, du poster sur le mur de sa chambre semble l'observer d'un oeil malicieux.

Il faut aimer Ken Loach. Tous ses films, même les ratés. Et ce dernier encore plus que les autres puisqu'il est très réussi. D'abord pour des raisons cinématographiques. Filmage nerveux, narration au cordeau, acteurs de très haute volée (primés à Steve Evet et Stephanie Bishop dans deux des rôles principaux). Mais toutes ces excellences ne tiendraient pas si le film n'était pas foncièrement politique, c'est-à-dire à gauche toute ! Ce n'est pas vraiment une révélation puisque depuis l'insurpassable Kes (1969), Loach de ce point de vue n'a jamais déçu. Ne pas avoir peur des grands mots qui, hélas, sont devenus des gros mots : du ciné engagé, utile pour nous encourager à résister à toutes les prétendues fatalités (la loi du profit, la religion du travail et autres saloperies qui infestent la joie de vivre).

Cette fois, sa radicalité a pris le chemin du comique mais sans pour autant passer par la case "comédie grinçante". Faites passer : Looking for Eric est un film d'humour fou. Et il en faut pour raconter la vie d'Eric Bishop, postier à Manchester, quadragénaire rincé qui traverse une mauvaise passe. C'est un euphémisme : il a quit-

té, et il le regrette, sa femme Lily, il y a longtemps ; ses deux jeunes beaux-fils sont très occupés par leurs séances de patates couchées devant la télé (un peu trafiquants de shit aussi), et sa fille l'a distribué dans le rôle du mauvais père. Qu'est-ce qu'il lui reste pour tenir ? Une drogue dure : le foot. Et bien évidemment la fameuse équipe de Manchester United, dont Eric est supporter.

Gerard Lefort



Departures

Yojiro Takita

Japon, 2009, 2h11

Avec : Masahiro Motoki, Tsutomu Yamazaki
Oscar du Meilleur film étranger 2009

C'est une nuit qui tombe, et qui revêt le cher disparu. Des étrangers en gants blancs viennent, et enseignent les bonnes manières au cadavre, lui délivrent un visa pour l'au-delà : dans *Departures* magnifique film d'un réalisateur japonais peu connu, Yojiro Takita, cette cérémonie funéraire est douce, mélancolique, aussi légère qu'une pluie de pétales. Le trépas devient une invitation gracieuse, intimement liée à la vie, et rien n'est plus éloigné de notre conception de la mort ; dans le film, il n'y pas trace de cette violence, de cette absurde brutalité qui s'abat chez nous. C'est comme un robinet qu'on ferme, voilà tout.

Mélodrame original et sensible sur un sujet que l'on pourrait considérer comme tabou ou, du moins, non-cinématographique. Le cinéaste aborde le thème de la mort avec beaucoup de délicatesse et d'humour, comme dans cette séquence initiale où le jeune croque-mort découvre avec embarras que le corps féminin qu'il est en train de purifier est en fait celui d'un homme, le tout devant une famille imperturbable qui observe le processus en silence. Ayant remporté le prix du meilleur film au Japan Academy Prize, l'équivalent des Oscars au Japon, *Departures* est à la fois un long-métrage très japonais dans sa confection mais également un film universel dans sa thématique.



Cannes
2009

Jaffa

Keren Yedaya

France/Israël, 2009, 1h45

Avec : Dana Ivgy, Ronit Elkabetz

Jaffa du nom de Tel-Aviv-Jaffa en Palestine, est la principale ville du pays et haut lieu d'immigration juive, où se situe l'intrigue. La réalisatrice y met en scène la relation amoureuse passionnelle de deux Israéliens, Mali et Toufik, l'une juive et l'autre arabe, interrompue par un drame en partie lié à la tension entre leurs deux communautés. Keren Yedaya retrouve à cette occasion Ronit Elkabetz et Dana Ivgy (vue aussi l'année dernière dans *Désengagement*, d'Amos Gitai), qui jouaient une mère et sa fille dans *Mon trésor*. Pour construire son scénario, la réalisatrice dit s'être inspirée de ceux des films indiens et égyptiens des années 50.

La ville de Jaffa est un paradoxe urbain, qui accueille à la fois les difficultés du dialogue israélo-palestinien et la richesse culturelle de la civilisation que ces deux peuples ont en partage. Cosmopolite, "la ville aux oranges" a servi de refuge aux prisonniers des camps de concentration, à partir de 1948 et de la création de l'Etat d'Israël. Aujourd'hui, la richesse de Jaffa réside dans son port et plus précisément dans cette ouverture maritime qui escamote discours politiques et dogmes religieux. Juifs, Arabes, Chrétiens, Orthodoxes ou Druzes, tous, foulent les pavés de cette ville. *"En tournant à Jaffa, j'ai essayé de montrer que le conflit entre Israël et la Palestine ne peut pas être réglé en érigeant un mur"*.

Le premier long métrage, de Keren Yedaya *Mon trésor*, un film sans concession sur la prostitution, avait cumulé le grand prix de la Semaine de la Critique et la Caméra d'or en 2004. Membre des associations de lutte pour les droits de la femme, et militante dans des groupes de protestation contre l'occupation des territoires palestiniens, cette cinéaste engagée vit le cinéma comme un prolongement de son activisme politique.



Cannes
2009

Jusqu'en enfer

Sam Raimi

USA, 2009, 1h39

Avec : Alison Loham, Justin Long

Cannes 2009 (Hors compétition)

Christine Brown est une gentille fille de la campagne qui a réussi à la ville. Elle file le parfait amour avec son petit ami Clay, un jeune professeur d'université, et elle occupe un emploi intéressant dans une banque. Tout va donc pour le mieux, jusqu'au jour où l'une de ses clientes, une vieille tzigane dépendant au nom de Madame Ganush, vient lui demander une extension de prêt. Décidée à monter à son patron qu'elle sait prendre des décisions difficiles et qu'elle mérite donc un poste à responsabilité, Christine, malgré les supplications d'une Madame Ganush agenouillée et au bord des larmes, ne se laisse pas attendrir et répond à la vieille dame par la négative. Humiliée, cette dernière profère une malédiction qui va transformer la vie de Christine en un véritable enfer...

Film d'équilibriste virtuose, *Jusqu'en enfer* ne se contente pas de faire le grand écart entre le passé et le présent : il mélange également le rire et la peur avec une maestria peu commune. La peur tout d'abord : une émotion que Sam Raimi gère parfaitement, tant il s'affirme ici comme un authentique maître du suspense, capable de prendre son spectateur complètement au dépourvu. Chez Sam Raimi, le calme précède systématiquement l'ouragan et il faut s'attendre à tout, d'autant plus que cette fois-ci, le film s'ouvre sur une scène-choc qui montre d'entrée l'étendue des pouvoirs du démon. Le rire ensuite : le rire salvateur, la soupape de sécurité qui permet de lâcher la pression lorsque celle-ci est trop forte. Tout l'art de Sam Raimi est là, dans cette confiance inébranlable en son métier, dans cette foi aveugle qu'il témoigne à l'égard de la puissance des images et qui fait qu'il ne craint jamais de malmener son spectateur, d'enquiller les ruptures de ton, de faire se télescoper des sentiments contradictoires.

Arnaud Bordas



Sortie nationale
en VO

Public Enemies

Michael Mann

USA, 2009, 2h12

Avec : Johnny Depp, Christian Bale, Marion Cotillard

Le film, adapté d'un livre de Bryan Burrough (*Public Enemies : America's Greatest Crime Wave and the Birth of the FBI, 1933-43*) raconte l'histoire vraie de John Dillinger (Johnny Depp), célèbre et charismatique braqueur de banques dans l'Amérique de la Grande Dépression. Le gouvernement fait de lui l'ennemi public numéro un, au grand dam de sa petite amie, Billie Frechette (Marion Cotillard). L'agent fédéral Melvin Purvis (Christian Bale) se lance alors dans une terrible chasse à l'homme.



Whatever Works

Woody Allen

USA, 2009, 1h32

Avec : Evan Rachel Wood, Larry David, Ed Begley

Un excentrique New-yorkais laisse de côté sa petite vie confortable au profit d'une existence "bohème", avec tout ce qu'elle comporte d'inattendu. Sa rencontre avec une jeune fille du Sud, met peu à peu en relief les névroses du cynique personnage.

Après sa trilogie londonienne (*Match Point*, *Scoop*, *Le Rêve de Cassandra*) et son détour par l'Espagne (*Vicky Cristina Barcelona*), Woody Allen revient dans sa ville chérie. Avec *Whatever Works*, New-York devient le terrain de jeu ludique et cynique de l'amour, où le hasard fait bien les choses. "Le tout, c'est que ça marche..." répète inlassablement Larry David dans le film. *Whatever Works* est une escapade touchante dans les affaires d'un cerveau qui se refuse au bonheur. La méchanceté exécrable de Boris Yellnikoff cache une recherche de l'amour absolu, où il faut laisser la place à la chance. Ici, rien n'est dû au hasard.

SOIRÉE CINE-ALPINISME

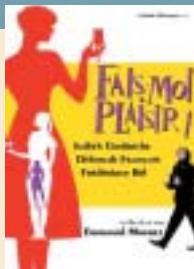
En partenariat avec Le Club Alpin Français.

En présence de Jacques KELLE guide de haute montagne, président régional FFCAM
et de Bernard HAMEL président du comité départemental FFCAM.

Avec des intervenants du Club Alpin Français.

Buffet offert par le CAF La Crau en Provence www.ffcam.fr/lacrau

Jeudi 25 Juin 2009 à 20h30



Fais-moi plaisir

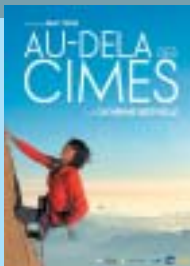
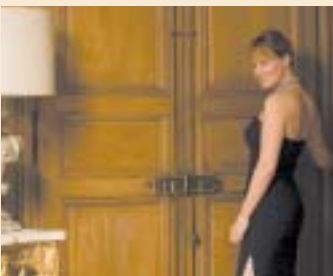
Emmanuel Mouret

France, 2009, 1h30

Avec : Emmanuel Mouret, Judith Godrèche,
Frédérique Bel

Ariane est persuadée que son compagnon Jean-Jacques fantasme sur une autre femme. Pour sauver son couple, elle lui demande d'avoir une aventure avec celle-ci, pensant qu'il s'agit du meilleur remède pour le libérer. Lorsque Jean-Jacques se rend chez cette femme qu'il connaît à peine, il ne sait pas encore qu'il s'agit de la fille du Président de la République...

L'action du film se déroule en "24 heures pendant lesquelles un homme a trois occasions avec trois femmes différentes de passer un moment agréable, mais à chaque fois cela lui glisse entre les doigts", note le cinéaste, qui précise : "Le film est construit comme une fable dont la morale pourrait être "qui croyait prendre est pris", une morale qui s'adresse à chacun des deux personnages du couple : Ariane, la copine de Jean-Jacques l'incite à aller coucher avec une autre femme pour sauver leur couple. Elle préfère savoir qu'il la trompe avec une inconnue plutôt qu'il fantasme sur elle et éventuellement la trompe dans son dos. Elle veut aborder son couple d'une façon consciente et moderne. Jean-Jacques, de son côté, a peu d'hésitation et succombe à la tentation mais n'arrivera jamais à ses fins."



Au-delà des cimes

Rémy Tezier

Documentaire, France, 2009, 1h20

Avec : Catherine Destivelle

Au-delà des cimes raconte la passion de la montagne, dont Catherine Destivelle est l'une de ses grandes ambassadrices. Le dispositif de réalisation est simple : Catherine emmène quelques-uns de ses proches à la conquête de sommets mythiques du massif du Mont Blanc : Pauline, son ancienne élève, à qui elle permettra de gravir la très difficile face est du Grand Capucin ; Claire sa soeur cadette, avec qui elle atteindra le sommet très effilé de l'Aiguille du Grépon ; ou encore ses amis Lothar et Gaby, qui redécouvriront après une impressionnante ascension glaciaire, l'époustouflante splendeur des Alpes depuis le sommet de l'Aiguille Verte.

"J'ai souvent trouvé les films de montagne trop angoissants, ne donnant pas franchement envie d'y aller, ou alors trop techniques pour un large public. Je souhaitais proposer une autre vision de la montagne. Tout a commencé un soir de février 1973, j'allais découvrir ce qui allait me porter toute une vie : le film de montagne *Les Etoiles de Midi*, réalisé en 1958 par Marcel Ichac. Dès les premières images, on voyait Lionel Terray, célèbre guide de haute montagne, dans le massif du Mont Blanc aux prises avec une équipe de cinéma. Le cameraman



était pendu au-dessus du vide, le granit brillait au soleil, la neige était d'un blanc immaculé, le ciel d'une pureté incroyable... Ce fut pour moi une révélation ! Novembre 2002, je rencontre Catherine Destivelle, alpiniste de renom. Je connaissais Catherine à travers ses films d'escalade tournés dans les années 80, mais je ne savais que peu de choses sur le personnage. Pendant ce tournage, elle me raconte sa vie. Je découvre alors les exploits incroyables qu'elle a réalisés en haute montagne, mais aussi ses doutes et ses craintes : une femme pleine de sensibilité. A partir de cette rencontre, je décide de me lancer dans la réalisation de mon premier film de haute montagne".

Rémy Tezier



Séances supplémentaires
Samedi 27 Juin à 19h00
Mardi 30 Juin à 20h30

(Piolets et crampons interdits dans la salle)

ÉVÈNEMENT

Jedi 2 Juillet 2009 à 20h30

Projection-débat

Organisée avec l'association Passarello-ASP

Région Martécale, association
d'accompagnement et de soins palliatifs.

En présence du réalisateur
ou d'un des acteurs



Comme une étoile
dans la nuit

René Féret

France, 2008, 1h30

**Avec : Salomé Stévenin, Nicolas Giraud,
Jean-François Stévenin**

Alors qu'Anne et Marc ont décidé de faire un enfant, Marc découvre qu'il est atteint de la maladie de Hodgkin. Ce film n'est pas l'histoire d'une maladie, c'est l'histoire d'un amour, un amour qui fait échec à la tristesse et à la peur de la mort, un amour qui se nourrit de l'adversité pour se transformer en force véritable. Anne et Marc atteindront une joie insensée...

Loin d'une mise en scène mélodramatique qu'un tel sujet peut inspirer, le cinéaste René Féret au contraire s'appuie sur l'autobiographie d'un proche de son entourage pour évoquer à la fois les joies et les pleurs d'une expérience douloureuse de la maladie, une maladie ici vécue par deux personnes, l'une atteinte dans sa chair, l'autre touchée dans son coeur. Le film se cale sur la recherche d'une émotion vraie et d'une quotidienneté qui s'interdit l'emphase et le spectaculaire. Au contraire le rythme du film suit celui du couple, tour à tour empli du bonheur de la rencontre et de la première fois puis assailli de doutes par l'épreuve et la peur de la mort.

Les deux jeunes acteurs maîtrisent ici la délicatesse de leur relation et surtout l'énorme complicité d'un couple mis en péril par un mal invisible. Salomé Stévenin, plus intuitive, et Nicolas Giraud, plus cérébral, se complètent à merveille pour incarner l'image d'un couple moderne qui choisit très tôt la voie d'un projet commun à l'heure où l'on repousse le plus loin possible un tel engagement solennel. Plus forts que les doutes et les non-dits de l'entourage, Marc et Anne tiennent contre vents et marées lorsque la maladie transformera leur vie en un combat perpétuel et sans répit.

LE GRAND ÉCRAN DES PETITS...



A partir
de 7 ans

Piano Forest

Film d'animation de Masayuki Kojima
Japon, 2009, 1h40

Piano forest est un long métrage d'animation adapté d'un manga écrit par Makoto Isshiki. L'histoire s'apparente à une variation sur l'apprentissage du piano entre deux adolescents talentueux : l'un fils de bonne famille, l'autre, enfant des rues, mais ayant en commun Mozart et Chopin. L'apprentissage du piano y est évoqué tant du point de vue occidental que japonais avec une grande finesse d'analyse. Jamais didactique, ouvert sur les mille façons de pratiquer un art, le parcours de plusieurs enfants japonais nous permet d'entendre les magnifiques interprétations que Vladimir Ashkenazy nous donne de quelques œuvres du grand répertoire. La prise de son est belle. Avec sa naïveté assumée, ce conte musical sans complaisance nous fait traverser la société japonaise dans laquelle Mozart et bien d'autres compositeurs occupent une place de choix.

Marc-Olivier Dupin,
Directeur de France Musique.



A VENIR



PROGRAMME DU 17 JUIN AU 21 JUILLET 2009

Tous les films non francophones, sont diffusés en Version Originale sous-titrée.

MERCREDI 17 AU MARDI 23 JUIN	MERC. 17	JEU. 18	VEND. 19	SAM. 20	DIM. 21	LUN. 22	MAR. 23
ANTICHRIST	18h30	20h30	20h30	19h00	17h00	18h30	20h30
LOOKING FOR ERIC		18h30	17h00	21h00	19h00	20h30	18h30
LA MAISON NUCINGEN	20h30	17h00	19h00	17h00	21h00		

MERCREDI 24 AU MARDI 30 JUIN	MERC. 24	JEU. 25	VEND. 26	SAM. 27	DIM. 28	LUN. 29	MAR. 30
JAFFA	21h00	18h30	21h00	20h30	17h00	Travaux salle	18h30
DEPARTURES	14h30/18h30		18h30	16h30	19h00	Travaux salle	
AU DELA DES CIMES		20h30		19h00		Travaux salle	20h30

MERCREDI 1 AU MARDI 7 JUILLET	MERC. 1	JEU. 2	VEND. 3	SAM. 4	DIM. 5	LUN. 6	MAR. 7
FAUSTA	18h30	18h30	21h00	19h00		20h30	18h30
JUSQU'EN ENFER	20h30		19h00	17h00/21h00			20h30
COMME UNE ÉTOILE DANS LA NUIT		20h30				18h30	

MERCREDI 8 AU MARDI 14 JUILLET	MERC. 8	JEU. 9	VEND. 10	SAM. 11	DIM. 12	LUN. 13	MAR. 14
LES BEAUX GOSSÉS	15h00	21h00	17h00	19h00		20h30	17h00
AMERRIKA	18h30	17h00	18h30			18h30	21h00
PUBLIC ENEMIES	20h30	18h30	20h30	16h30/20h30		16h00	18h30

MERCREDI 15 AU MARDI 21 JUILLET	MERC. 15	JEU. 16	VEND. 17	SAM. 18	DIM. 19	LUN. 20	MAR. 21
WHATEVER WORKS	19h00	18h30	21h00	17h00		17h00	19h00
FAIS MOI PLAISIR !	21h00		17h00	19h00		21h00	17h00
PUBLIC ENEMIES	16h30	20h30	18h30	20h30		18h30	20h30
PIANO FOREST		14h15					14h15

Vacances Scolaires+férié

Soirées Evénements

Jeune Public



www.cinemasdusud.com

Prix des places : 5 Euros
adhérents, chômeurs, étudiants,
+ de 65 ans : 4 Euros
enfants (-13 ans) : 3,20 Euros
Abonnement 10 séances 43 Euros
Pass jeune (-25 ans) 8 films 25,60 Euros



DIGITAL



cinéma Jean Renoir
rue Jean Renoir
Martigues
cinéma 04 42 49 25 42
répondeur 08 92 68 03 71
adminis. 04 42 44 32 21
e-mail : jean.renoir1@club-internet.fr

Le cinéma Jean Renoir est financé majoritairement par la ville de Martigues. Par le Conseil Général 13, le CNC, la région PACA, la DRAC PACA

REPONDEUR INTERACTIF 24h/24h
Horaires, tarifs, résumés, *0,34 € la minute

08 92 68 03 71

Plus d'informations sur les films :
<http://cinemajeanrenoir.blogspot.com>